

LA SIRÈNE

De Montsalvens

Roman



Catherine
Gaillard-Sarron

Catherine Gaillard-Sarron

La Sirène de Montsalvens

© Catherine Gaillard-Sarron, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1939-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Claude

« Notre grande erreur est d'essayer d'obtenir de chacun en particulier les vertus qu'il n'a pas et de négliger de cultiver celles qu'il possède. »

Marguerite Yourcenar

*« Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps ;
il se suffit, il réalise l'absolu. »*

Simone de Beauvoir

1

Samedi 1^{er} octobre 1983

Vêtue d'un tailleur bleu qui mettait en valeur ses yeux pervenche, Léane Marnet contemplait avec fierté son mari évoluer au milieu des nombreux invités. Ce vernissage dans une galerie réputée de Paris marquait un tournant dans sa carrière et leur avenir s'annonçait sous les meilleurs auspices. Elle avait toujours cru en Lenny, un homme passionné dont elle était toujours follement amoureuse.

Au milieu de la galerie, clou de l'exposition, le tableau intitulé « **La Sirène de Montsalvens** » attirait tous les regards. La toile représentait une jeune femme nue, posant à la façon de la petite sirène d'Andersen dans le port de Copenhague. À la différence que l'on distinguait le Moléson en arrière-plan et qu'elle ne contemplait pas mélancoliquement la mer Baltique, mais un point qui semblait la transfigurer. L'artiste avait si bien saisi la lumière qui animait les yeux de la jeune oréade qu'elle semblait vivante et prête à sortir du tableau. La toile fascinait par la beauté de la jeune femme, mais également par l'intensité qui se dégageait de son regard. Un regard d'un bleu pur, rendu éclatant par l'amour qui animait le modèle, mais aussi, on le devinait, par l'amour de celui qui le peignait. Et la magie opérait jusque dans les pupilles de ceux qui admiraient le tableau, parce que tous avaient envie d'être regardés ainsi : avec amour.

Charly Bollion, le parrain de son fils Léonard, lui fit signe de loin. Léane appréciait ce bel homme, grand et plein d'humanité qui lui rappelait Élias, son défunt mari mort dans des circonstances tragiques. Avec Béatrice, sa femme, ils avaient fait le voyage depuis Broc situé en terre fribourgeoise pour venir assister au vernissage de Lenny. C'est lui qui s'était occupé de l'affaire à l'époque. Ils étaient devenus amis. Elle lui était infiniment reconnaissante du soutien qu'il lui avait apporté durant cette épreuve.

Une main toucha son épaule. Elle se retourna. Lenny l'embrassa tendrement sur les lèvres. Deux petites mains s'agrippèrent à leurs jambes. Elle rit et attrapa Léonard qui passa ses bras autour de leur cou, rapprochant leurs deux têtes contre la sienne. Un tableau idyllique, pensa-t-elle, autant que celui de « La sirène de Montsalvens ».

Ils se regardèrent, chacun mesurant le chemin parcouru. Tout n'avait pas été facile, mais aujourd'hui, ensemble, ils avaient vaincu les difficultés et atteint un bonheur qu'ils avaient longtemps cherché et qu'ils méritaient.

Lenny s'éloigna en portant leur fils âgé de deux ans dans les bras. Elle les observa un instant, puis son regard s'appesantit sur le tableau où elle posait ce fameux jour. Comme la petite sirène, elle avait renoncé à l'univers rassurant qu'elle connaissait pour vivre avec son bien-aimé. Elle avait perdu Élias, mais elle n'avait cédé ni sa voix ni sa personnalité pour que Lenny la reconnaisse et l'aime toujours d'un amour profond. Elle avait suivi son cœur. Elle n'avait pas renoncé à la vie et aucune mélancolie ne ternissait son regard. Elle avait choisi et cette décision difficile l'avait transformée. Mais elle n'oublierait jamais Élias. Il faisait partie d'elle. Il l'avait aidée à devenir celle qu'elle était aujourd'hui.

Trois ans déjà. Léonard avait ses yeux. Élias vivrait en lui.

1^{re} partie
Trois ans plus tôt

L'être humain n'a pas d'autre alternative que l'amour. Quand il ne parvient pas à aimer, ses autres alternatives sont la solitude, la destruction et le désespoir !

Léo Buscaglia

2

Jeudi 2 octobre 1980

Élias arracha la page du calendrier journalier accroché au mur et s'immobilisa devant la fenêtre du salon. La lumière déclinait et sa haute silhouette obscurcissait encore la pièce plongée dans la pénombre. Sous le ciel épais, le paysage automnal perdait son éclat et semblait rongé par la rouille. Son regard sombre s'attarda sur le Moléson noyé dans la brume. La jalousie aussi le rongait. Lentement, mais sûrement. L'installation de ce peintre, à Broc, à la fin du printemps, avait remis en question sa relation avec sa femme et menaçait l'existence même de son couple. Depuis son arrivée, Léane n'était plus la même. Elle semblait inchangée, mais il le sentait, elle se détachait de lui. Il souffrait de cette distance qui les éloignait peu à peu. Il craignait surtout de voir lui échapper ce bonheur tranquille qu'il préservait depuis dix ans. Lorsqu'elle avait ressorti ses pinceaux et son chevalet du grenier, ses craintes s'étaient intensifiées. Il avait délibérément été cruel, lui rappelant la dizaine de croûtes qui encombraient la cave depuis sa dernière tentative. Son regard transparent s'était voilé. « Peut-être que je ne suis pas tombée sur le bon prof », avait-elle rétorqué, blessée. Il regrettait sa maladresse. Cette pique, loin de la dissuader, n'avait fait que renforcer sa détermination. C'est ce jour-là qu'elle s'était inscrite au cours de peinture de ce Van Gogh de pacotille. Par la suite, il s'était demandé si son attitude n'avait pas précipité, voire provoqué les événements qui étaient advenus.

Cela faisait maintenant trois mois que Léane se rendait le jeudi soir dans l'atelier de ce gribouilleur. Elle ne jurait plus que par lui : sur son talent, sa culture, son ouverture d'esprit. Élias l'avait vu de loin, attablé chez la Jeanne ; une espèce de hippie aux cheveux longs qui fumait des cigarettes et traînait en savates. Comme si Léane pouvait se contenter d'une vie de bohème. Il en était convaincu, ce n'était pas le talent de Léane qui intéressait ce type, mais sa

beauté, sa plastique impeccable ! Comme il n'avait pas constaté de progrès notables dans les œuvres de sa femme, Élias en déduisait que le type la flattait parce qu'il avait des vues sur elle. Une autre possibilité s'insinuait cependant dans son cerveau, plus inquiétante : Léane se fichait effectivement de la peinture, mais pas de l'artiste. Un peintre qui savait très bien manier son pinceau et lui brossait des paysages idylliques qui lui retournaient la tête. Cette idée le rendait malade.

Élias s'assit lourdement dans le fauteuil en velours rouge situé devant la fenêtre. Léane avait préparé son repas avant de partir à son cours de peinture, mais il n'avait pas faim. La pluie s'était mise à tomber d'un ciel si bas que ses larges épaules semblaient ployer sous son poids. À présent, même le Vanil Blanc et La Vudalla disparaissaient sous la brume qui masquait l'horizon. La mélancolie envahit son cœur et son regard se perdit dans la contemplation de l'eau qui glissait sur la vitre, occultant le paysage.

Élias ferma les yeux. Derrière ses paupières closes, Léane dansait dans une robe rouge à volants. Dix ans déjà. Dix ans d'un bonheur sans faille que ce barbouilleur de Français remettait en question pour la première fois. La menace était réelle. Il la percevait dans son cœur, dans ses tripes. Et cela lui faisait tellement mal.

Il ravala sa souffrance dans un hoquet. Il n'imaginait pas vivre sans Léane. Elle était sa lumière, son soleil, sa lune, son univers tout entier ! Lorsqu'il l'avait invitée à danser lors de ce bal à Gruyères, son cœur battait la chamade. Elle était si jolie avec ses longs cheveux blonds, sa taille élancée, ses yeux bleu pervenche et son sourire étincelant. Allait-elle refuser, le repousser comme les autres prétendants qui lui faisaient la cour ? Contre toute attente, elle avait accepté. Il se souvenait de sa main douce et chaude dans la sienne quand il l'avait guidée vers la piste de danse. Du désir intense qu'il avait éprouvé en sentant son corps élastique épouser le sien. Il avait encore dans les narines le frais parfum de ses cheveux qui voletaient autour de sa tête. Il revoyait également les danseurs envieux lorgner son décolleté satiné par la transpiration. Il revoyait surtout sa pogne protectrice, puis conquérante face à leurs yeux jaloux, enlacer plus fermement la taille souple de sa cavalière en s'appesantissant sur l'arrondi de la hanche, plaquant ostensiblement son bassin contre le sien qui répondait à ses pressions.

Il la faisait tourner et elle riait. D'un rire léger, clair comme une rivière au